

L'élection présidentielle française inquiète l'Union européenne

► Officiellement les responsables des institutions européennes n'envisagent pas la victoire de Le Pen, pas plus que le « Frexit » qu'elle pourrait entraîner

► Le scrutin hexagonal est constamment évoqué à Bruxelles. Il fait naître chez certains l'espoir d'une relance européenne dont Macron serait l'artisan

► En Allemagne, même l'extrême droite hésite à soutenir la candidate frontiste. Certains membres de l'AfD jugent son projet économique trop « socialiste »

► Le Royaume-Uni, obsédé par les suites du Brexit, se passionne pour la promesse de sortie de l'UE de Marine Le Pen

PAGES 2-3

UN ATTENTAT AU CŒUR DE SAINT-PÉTERSBOURG

- L'explosion dans le métro de la deuxième ville russe, qui a fait quatorze morts, n'a pas encore été revendiquée
- Les services de sécurité du Kirghizistan affirment avoir identifié le terroriste comme étant un ressortissant russe d'origine kirghize

PAGE 4

Vladimir Poutine rend hommage aux victimes de l'attentat à Saint-Petersbourg, le 3 avril.

ALEXEI DANICHEV/SPUTNIK/AFP



Cannabis La campagne électorale signe la fin d'un tabou

D'habitude, le sujet est évoqué par les petits candidats. Cette fois, quatre des cinq principaux postulants à l'Elysée veulent faire évoluer la loi de 1970 sur la consommation de stupéfiants, constatant son inefficacité dans la lutte contre le cannabis. Seul le FN prône le statu quo

PAGES 12-13

M
ÉDITORIAL
LES PARADIS FISCAUX HORS JEU
PAGE 24
ET CAHIER ÉCO - PAGE 4

Cinémathèque

Une rétrospective Jacques Becker pour célébrer l'élan vital du cinéaste

PAGE 16

Automobile

Tesla ne fait toujours pas de profits mais double Ford en Bourse

CAHIER ÉCO - PAGE 5

Banque

BNP Paribas rachète Compte-Nickel et ses 540 000 clients

CAHIER ÉCO - PAGE 5

LE REGARD DE PLANTU



Une splendeur. LIRE
Envoûtant.
Une expérience inoubliable. L'Obs

LETTRES DE LA GUERRE
CARTAS DA GUERRA
UN FILM DE IVO M. FERREIRA
D'APRÈS LE LIVRE
D'ANTÓNIO LOBO ANTUNES
(ÉDITIONS CHRISTIAN BOURGOIS)

66^e International Film Festival de Berlin
Compétition

Télérama L'histoire 12 AVRIL LIRE: memento films



Le chantier de la ligne C du métro de Rome, à proximité du Colisée, le 15 juillet 2015.
ALBERTO PIZZOLI/AFP

A Rome, impossible de donner un coup de pioche sans remuer le passé. Une armée d’archéologues accompagne chaque projet d’aménagement. Le chantier de ligne C du métro, qui devait être achevé en 2000, est emblématique du poids de l’héritage sur la ville

JÉRÔME GAUTHERET
ROME - correspondant

Les tombes ont été trouvées à 8 mètres de profondeur, alors que des ouvriers travaillaient au chantier de restauration d’un immeuble du quartier de Trastevere, censé devenir le siège d’une compagnie d’assurances. Trente-huit sépultures sans signe distinctif – hormis celles de deux femmes inhumées avec un anneau en or –, que le Carbone 14 a permis de dater entre le milieu du XIV^e et le milieu du XVI^e siècle. Une pierre sur laquelle figuraient des inscriptions

hébraïques a dissipé les derniers doutes des archéologues. Tout concordait, et la découverte a été rendue publique le 20 mars, au Palazzo Massimo, siège du Musée national romain : le site du Campus iudeorum, ancien cimetière médiéval de la communauté juive, abandonné à la création du ghetto de Rome, au XVI^e siècle, puis rasé par les papes au XVII^e, au moment de la construction d’une nouvelle enceinte de la ville, venait d’être retrouvé.

La nouvelle a été saluée avec enthousiasme par de nombreux titres de la presse internationale, dont le *New York Times*, mais elle a été accueillie en Italie dans une relative discrétion. Hormis le quotidien romain *Il Messaggero*, aucun grand titre n’a consacré un véritable article à l’information. La force de l’habitude, sans doute... Il faut dire que les découvertes archéologiques à Rome sont tout sauf exceptionnelles. Elles rythment depuis des siècles le quotidien des habitants.

La première de toutes a pris, au fil du temps, des airs de légende. A la fin du XV^e siècle, sur la colline de l’Oppius, alors plantée de vignes et de vergers, un jeune homme tombe dans un trou, et révolutionne, ce faisant, tout l’art occidental. Il vient en effet d’atterrir dans une cavité ornée d’étranges peintures, qu’il prend de prime abord pour une grotte. Bientôt, d’autres salles enterrées sont découvertes, qui deviennent vite des curiosités. Toute la ville s’y presse, les

plus grands artistes du temps, de Raphaël à Michel-Ange, viennent admirer ce décor surnaturel, et s’en inspirent pour des créations qu’on appellera *grottesche* (en français « grotesques »). Ces motifs orneront bientôt les plus riches demeures d’Italie et seront copiés sous forme d’estampes dans toute l’Europe.

Un site exceptionnel

Nul ne savait à l’époque que les Romains venaient par accident de tomber sur le site de la Domus aurea, un complexe d’une taille extraordinaire, construit par Néron après le grand incendie de Rome, en 64 ap. J.-C., qui s’étendait sur 80 hectares, et dont la trace avait été perdue après la chute du dernier empereur julio-claudien, condamné après sa mort, en 68, à la *damnatio memoriae* (littéralement « damnation de la mémoire », une condamnation à l’oubli). La Domus aurea avait été progressivement démantelée et son lac artificiel asséché pour la construction d’un amphithéâtre qu’on appellerait bientôt Colisée, tandis que d’autres bâtiments furent ensevelis sous les remblais lors de l’édification des thermes de Trajan, au début du II^e siècle. C’est là qu’un banal accident avait fait sortir ce site exceptionnel de l’oubli. Plus de cinq siècles après cette découverte fortuite, le chantier de fouilles de la demeure de Néron n’est toujours pas achevé.

➔ LIRE LA SUITE PAGES 4-5

Baclofène : gare aux intoxications

Deux études soulignent les risques de surdose de ce médicament contre la dépendance alcoolique.

LIRE PAGE 2

Une synapse artificielle

Des électroniciens français ont créé un élément-clé des réseaux neuronaux du futur.

LIRE PAGE 3

Rome, otage de son passé

► SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Bien sûr, aujourd’hui, on ne fait plus les découvertes en tombant dans des trous. Il arrive cependant encore qu’on retrouve par hasard des vestiges qui éclairent d’un jour nouveau l’histoire de Rome. Comme lors de ces fouilles préventives réalisées en 2015 dans les fondations de l’ancien Institut géologique, non loin de la gare de Termini, qui avaient révélé l’existence d’un temple du V^e siècle avant notre ère, puis, alors que les chercheurs continuaient à creuser, des traces d’habitations datant de l’époque royale (début du VI^e siècle avant J.-C.). Jusqu’à présent, les historiens s’en tenaient à ce que disaient les sources latines, qui assuraient qu’avant l’époque républicaine, le quartier n’était pas urbanisé. *« Ce genre de découverte n’est pas rare, souligne le surintendant spécial pour les biens archéologiques de Rome, Francesco Prosperetti, qui a la haute main sur les chantiers de fouille de l’agglomération romaine. Ces trente dernières années, l’archéologie a changé en profondeur notre perception de l’histoire de la ville. »*

Une tâche titanesque
Une vingtaine d’archéologues dépendant directement de l’Etat opèrent à Rome et dans ses environs, tandis que des centaines travaillent ponctuellement sur les chantiers de l’agglomération (en Italie, les fouilles préventives sont à la charge des maîtres d’œuvre). Et leur tâche est titanesque, presque infinie. *« N’oubliez pas que la ville, au plus fort de son expansion, au II^e siècle de notre ère, comptait sans doute 1,5 million d’habitants, et devait s’étendre bien au-delà des limites qui seront celles des murs auréliens, sur une superficie très proche de l’agglomération actuelle, poursuit Francesco Prosperetti. Cela explique que, dans de très nombreuses situations, la présence de l’archéologue soit indispensable. Il faut aussi tenir compte du fait que les grands axes d’aujourd’hui épousent souvent le tracé des anciennes routes consulaires qui sortaient de la ville, donc, quand on les rénove,*

on trouve souvent quelque chose. Et si on veut les élargir, comme les élites romaines avaient coutume d’enterrer leurs morts aux bords des voies... eh bien, naturellement, on tombe sur des sépultures, à des profondeurs relativement modestes. »

Ainsi donc, dans l’agglomération romaine, même loin du centre, à chaque fois qu’on creuse le sol pour intervenir sur des canalisations ou même lorsqu’un opérateur téléphonique intervient pour installer la fibre, il y a de très fortes chances que le chantier soit interrompu par une découverte. S’il ne s’agit que d’un bout de mur ou de fragments d’objet, le résultat est seulement enregistré, inventorié, ajouté à la base de données du site informatique (www.archeositarproject.it) et le chantier peut se poursuivre. Si les fouilles, en revanche, mettent en lumière l’existence de quelque chose dont le caractère unique ou l’état de conservation conduisent à la nécessité de préserver et mettre en valeur ce qui vient d’être découvert... les ennuis commencent. Et au moment du choix, l’intérêt scientifique n’est pas toujours le seul critère d’appréciation.

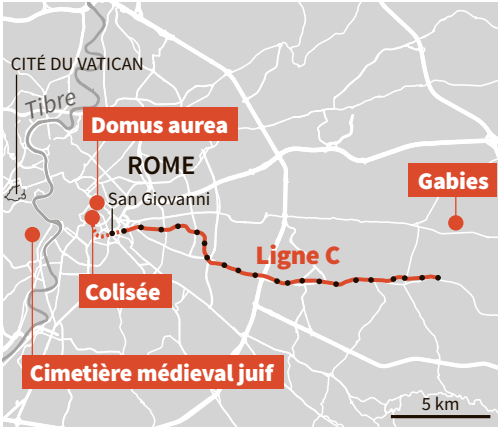
Très éclairante à cet égard est l’histoire du chantier romain le plus ambitieux – et le plus cauchemardesque – des dernières années : celui de la ligne C du métro, censée à terme raccorder la périphérie est de la ville au nord-ouest de l’agglomération, à travers le centre-ville, et qui accumule les retards depuis des décennies, pour des raisons qui ne tiennent pas uniquement à l’archéologie – corruption, mauvaise gestion.

Le plus périlleux du projet, naturellement, est sa partie centrale : il s’agit de rien de moins, en effet, que de connecter la basilique Saint-Jean de Latran

au Vatican, à travers le cœur historique de la ville. La ligne doit s’arrêter au Colisée, puis sur la Piazza Venezia, au pied du Capitole, et enfin devant la Chiesa Nuova, à quelques centaines de mètres de la place Navone. Autrement dit, elle traversera de nombreuses zones très anciennement urbanisées et riches en traces monumentales. Le chantier est d’une difficulté absolue, donc, mais il revêt également une importance vitale pour le développement d’une capitale structurellement inadaptée à la voiture et au système de transports publics vétuste et sous-développé.

Les premières études, dans les années 1990, tablent sur une ouverture à l’occasion du jubilé de l’an 2000, mais ce n’est qu’en 2007 que le chantier commence véritablement, sur la partie orientale, plus « facile » car plus périphérique. Un premier tronçon est ouvert en 2014, un second l’année suivante, et la station San Giovanni de la ligne C est censée entrer en fonction à l’automne. Mais après quelles difficultés... *« A San Giovanni, nous avons trouvé de très nombreuses traces, que nous avons pris le temps d’examiner, mais qui n’ont pas paru indispensables. Nous avons fait le choix de déplacer ces vestiges, et d’expliquer à l’intérieur de la station le sens de ce que nous avons trouvé lors des travaux »,* explique le surintendant, qui suit jour après jour l’avancée du chantier. La future station, qui comportera un petit musée archéologique, a été présentée à la maire Virginia Raggi et à la presse, vendredi 31 mars, et a été ouverte quelques heures au public le lendemain.

Les choses se sont corsées à quelques centaines de mètres de là, à la hauteur de la future station Amba Aradan, située entre San Giovanni et le Colisée. C’est là qu’à la fin 2015 a été retrouvé, à 9 mètres de profondeur, le site d’une caserne du II^e siècle de notre ère, parfaitement conservé. Un ensemble de 1750 m² sans équivalent connu, et donc à l’intérêt scientifique immense. *« Nous avons été obligés de demander que soit modifié le projet architectural, poursuit le surintendant. Et une solution a été trouvée : la caserne va être démontée puis remontée à l’identique, à l’intérieur de la station, et elle sera ouverte au public. »* Entre-temps, pour arri-



ver à ce résultat, les travaux auront été arrêtés plus de huit mois, jusqu’à parvenir à une solution qui satisfasse tous les interlocuteurs. Sauf contretemps ou nouvelle surprise, la ligne C du métro doit atteindre le Colisée en 2021, et rien n’assure que le chantier se poursuivra au-delà. D’ici là, les millions de touristes se promenant aux environs de l’amphithéâtre continueront à subir les désagréments d’un paysage enlaidi par des baraques de chantier et les parois jaunes de préfabriqués. Et une fois de plus, Rome aura donné l’image d’une ville impossible, où le présent est l’otage du passé.

« Aujourd’hui, ces désagréments sont mieux acceptés par les associations et les acteurs politiques, assure pourtant Francesco Prosperetti. D’abord parce que dans les zones périphériques, les acteurs locaux ont compris que l’archéologie pouvait contribuer à redonner une fierté et un sentiment d’appartenance aux populations. Et puis, notre logique n’est plus de déplacer les objets pour les entreposer dans des musées, mais plutôt de créer des pôles d’attraction sur les lieux de la découverte, ce qui contribue à aménager le territoire. Pensez à ce que nous avons réalisé sur la via Appia antica (la plus célèbre des voies romaines, reliant Rome à Capoue, puis prolongée jusqu’à Brindisi, dans les Pouilles). Ces dernières années, nous avons ouvert au public de nombreux lieux comme la Villa des Quintilii, le mausolée de Cecilia Metella ou le site de Santa-Maria Nova. »

Cette politique de mise en valeur, naturellement, a un prix. D’autant plus que les tremblements de terre ayant frappé l’Italie centrale en 2016, et particulièrement celui du dimanche 30 octobre 2016, d’une magnitude de 6,6, ont mis en lumière les fragilités de nombreux monuments romains, dont l’entretien représente lui aussi un coût considérable. *« J’ai toujours pensé qu’on pouvait sortir de ce problème très complexe de façon autonome, en affectant à l’entretien de tout le patrimoine de la ville les ressources générées par la billetterie des sites les plus visités, confie Francesco Prosperetti. Mais, ces dernières semaines, nous avons vu que le ministère des biens culturels envisageait les choses autrement. »*

Au début de l’année, le ministre des biens culturels et du tourisme, Dario Franceschini, a en effet annoncé la naissance d’un « Parc archéologique » unifié, regroupant les forums, le Colisée et la Domus aurea, et administré selon un principe d’autonomie spéciale, déjà expérimenté dans une trentaine de lieux publics en Italie, comme la galerie des Offices, à Florence. Une mesure prise au nom de l’efficacité économique (un concours international sera lancé mi-avril pour le choix d’un directeur au profil de « manager »), mais qui aura pour effet d’affaiblir terriblement la surintendance aux biens archéologiques. En effet, elle reviendrait en pratique à lui retirer une grande partie des ressources générées par la billetterie du Colisée et des forums (60 millions d’euros par an), qui finançaient de nombreuses campagnes de fouilles moins immédiatement profitables.

Dans la vie de la cité
La décision a été violemment critiquée par l’ad-joint à la culture et bras droit de la maire 5 étoiles de Rome, Luca Bergamo. Pour lui, l’enjeu ne devrait pas être la maximisation des rentrées d’argent, mais plutôt d’imaginer une meilleure insertion de l’archéologie dans la ville. *« Nous ne parlons pas de Pompéi ou de Venise, nous sommes au centre d’une capitale. Si nous transformons cet espace en lieu séparé et consacré uniquement au tourisme, nous l’enlevons à la vie de la cité. »* Alors que l’enjeu principal, justement, serait de faire mieux communiquer ces deux mondes, l’ancien et le nouveau. *« Imaginez qu’au lieu d’un parc archéologique, même superbe, on puisse cheminer librement du quartier de Monti au Circo Massimo, à travers le parc, sans avoir à payer un billet ? Nous pourrions faire un vrai lieu à la disposition des citoyens, au centre de la ville. Un “central park” à l’intérieur duquel il y aurait le forum romain. »* Comment compenser la perte de recettes qu’induirait cette gratuité ? *« Il suffit de mettre un billet d’entrée uniquement pour l’entrée du Colisée, assure Luca Bergamo. Les touristes paieraient pour y entrer, même si le reste du site était gratuit. »*

A cette révolution intellectuelle, même les archéologues, aujourd’hui, semblent prêts. Dans le grand concours d’urbanisme sur le devenir de la Via dei Fori Imperiali lancé en 2016, aucun des vainqueurs n’entendait faire disparaître cet axe percé par Mussolini, qui relie la Piazza Venezia au Colisée, et éventre la zone archéologique. On le réinvente, on le sublime, mais on le conserve, parce qu’il est vital. Comme si l’archéologie, à Rome, ne pouvait plus se dissocier de la vie. ■

JÉRÔME GAUTHERET
(ROME, CORRESPONDANT)



Sur le site du palais impérial de Rome (Domus Augustana), qui occupe toute la partie orientale de la colline du Palatin.

PASQUALE SORRENTINO/
LOOKATSCIENCES

EXPLORER LES SOUS-SOLS EN UN CLIC

Vous vous promenez dans le centre de Rome, un œil sur le paysage et l'autre sur votre smartphone. En même temps que vous tentez de vous frayer un chemin entre les camions de livraison et la foule des touristes – tout en surveillant les trous de la chaussée –, vous ne quittez pas des yeux le plan interactif qui s'affiche sur l'écran et tentez de suivre votre parcours.

L'exercice n'est pas de tout repos, mais il en vaut la peine. Car ce que vous avez sous les yeux n'est rien de moins que le résultat de près d'un demi-siècle d'exploration du sous-sol romain, rassemblé sur une carte interactive et consultable gratuitement (Archeositarproject.it). Tronçons de voies romaines, restes de céramiques, murs d'habitations ordinaires ou d'enceintes plus monumentales : en un clic, vous êtes renseigné sur ce qui se trouve sous vos pieds.

A l'usage, cet outil, baptisé Sitar (pour système informatique territorial archéologique de Rome), dont une version simplifiée et plus ludique doit être mise en ligne au mois d'avril, est proprement hypnotisant.

A l'origine de la création du site, en 2007, il y avait le besoin d'établir un cadastre archéologique de la ville, à l'usage du grand public, mais surtout des professionnels du bâtiment. « L'idée était de permettre à celui qui avait un projet impliquant de creuser de se renseigner au préalable – et gratuitement – sur le résultat de toutes les fouilles réalisées à proximité. Ainsi, il mesurerait mieux le risque de tomber sur quelque chose », explique Mirella Serlorenzi, archéologue et maître d'œuvre du projet. Il ne s'agit donc pas de répertorier ce qui a été découvert, mais de rendre compte de toutes les fois où le sol a été creusé. Même quand cela n'a rien donné.

250 000 documents numérisés

Sur la carte interactive, des numéros et des formes apparaissent en surimpression. Chaque nombre fait référence à une excavation. Toutes les informations (description de ce qui a été trouvé, analyse et synthèse du résultat) sont disponibles en un clic. Le matériel photographique réalisé lors des fouilles a lui aussi été numérisé, mais il n'est accessible que sur demande. Quant aux formes, ce sont celles de l'ancien bâti, murs ou routes, tel qu'il est apparu lors du chantier – la technologie ne le permet pas encore, mais l'idée est, à terme, de parvenir à réaliser une carte en trois dimensions.

Pour arriver à ce résultat, 250 000 documents ont été numérisés un à un. Il en reste encore plus de 100 000 avant que le projet ne soit complètement abouti, mais cela ne veut pas dire qu'il sera terminé pour autant : le fonds s'enrichit du résultat des travaux qui se font chaque jour et les cartons qui s'amoncellent au siège romain de la surintendance des biens archéologiques, dans le Palazzo Massimo, donnent une idée assez précise – et vertigineuse – de l'ampleur de la tâche. ■

J. G.



Carte interactive de l'application Sitar. SITAR

À GABIES, DANS LES VESTIGES D'UNE RIVALE ANTIQUE OUBLIÉE



Temple dédié à Junon Gabina, achevé vers 160 avant J.-C. à Gabies, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Rome.

ROBERTO GALASSO/SOPRINTENDENZA

Cet après-midi de fin d'hiver, quand on s'est retrouvés dans ce coin perdu de la campagne romaine, devant une station-service située aux abords de l'autoroute Rome-L'Aquila, on s'est demandé un instant ce qu'on était venus faire ici. Puis les voitures ont contourné le bâtiment, un employé a ouvert le portail rudimentaire barrant l'entrée du site et nous sommes arrivés sur le champ de fouilles de Gabies, une ancienne ville sœur de Rome, totalement abandonnée depuis le ^{XV}^e siècle, dont des archéologues exhument patiemment les vestiges depuis un demi-siècle.

C'est ici que, en 1792, un antiquaire écossais nommé Gavin Hamilton a découvert une grande quantité de statues antiques de l'époque impériale, en très bon état. Celles-ci sont allées enrichir la collection romaine des princes Borghese, propriétaires du terrain et commanditaires des fouilles, et ont été restaurées par les meilleurs experts de l'époque. Puis la collection a été vendue à Napoléon pour une fortune (13 millions de francs). Le solde ne sera jamais payé, les Bourbons ayant refusé à la Restauration d'honorer les dettes de l'empereur déchu. Mais les œuvres n'ont pas été rendues pour autant, si bien que les statues de Gabies constituent aujourd'hui encore le cœur de la collection d'antiquités romaines du Louvre.

Nous parlons là de la préhistoire de l'archéologie, et les lointains successeurs de Gavin Hamilton n'ont ni les mêmes méthodes ni les mêmes préoccupations. L'archéologue Stefano

Musco connaît les moindres secrets de ce chantier monumental, qu'il a commencé à explorer dans les années 1970. « Gabies (Gabii, en latin) était située à l'intersection de la Via Praenestina, qui allait d'ouest en est, de Rome aux Apennins, et d'un axe qui reliait l'Etrurie, au nord, et la Campanie grecque, au sud. Elle se tenait autour d'un lac volcanique que les Borghese assécheront au ^{XIX}^e siècle. Le site s'est urbanisé au même moment que Rome, dont elle n'est distante que de 20 kilomètres. On y observe le même phénomène d'habitats, à l'origine disparates, qui tendent, au cours du ^{VIII}^e siècle av. J.-C., à se rassembler autour d'un centre. C'est sur ce site qu'on a trouvé la plus vieille inscription grecque de la région, ainsi que la plus vieille inscription latine que nous connaissons, qui date du ^{VIII}^e siècle av. J.-C. Mais, par la suite, la ville a connu un développement beaucoup plus modeste, si bien que les traces de la première Antiquité [^{VIII}^e-^{VII}^e siècle av. J.-C.] y sont beaucoup plus visibles. A Rome, il faut creuser 10 mètres pour remonter à la naissance de la ville... Ce que vous voyez ici, c'est une image de la Rome des origines ! »

Magnifique sanctuaire de Junon Les premières fouilles scientifiques ont été réalisées par des Espagnols, dans les années 1960-1970, près de la zone du forum, explorée deux siècles plus tôt par Hamilton. C'est ici qu'ont été découverts les restes d'un magnifique sanctuaire de Junon. Mais les fouilles s'arrêtent bientôt, faute de fonds. Lors de travaux d'adduction

d'eau, en 1974-1975, des ouvriers trouvent accidentellement de petits objets votifs. La surintendance intervient et fait des fouilles plus poussées, mais elles cessent bientôt.

En 1986, les descendants des Borghese vendent un terrain situé sur le site, pour une bouchée de pain (un peu plus de 860 millions de lires, soit environ 430 000 euros, pour 70 hectares), et l'Etat exerce son droit de préemption. Depuis, les recherches progressent lentement, au gré des restrictions budgétaires et des initiatives d'institutions étrangères. De fait, le site est immense et, selon Stefano Musco, « on n'en a vraiment fouillé que 1 % ».

En détaillant les travaux des diverses campagnes en cours, l'archéologue nous conduit vers une construction de taille assez modeste, mais d'une importance historique considérable. Et confie : « Vous savez, les bons archéologues, ça n'existe pas vraiment. Ce qui existe, c'est les archéologues qui ont de la chance. » Sous nos yeux, une structure rectangulaire, une pièce centrale flanquée de deux autres latérales... Le bâtiment a toutes les caractéristiques d'une *regia*, ou maison royale, des ^{VII}^e et ^{VI}^e siècles av. J.-C., et son état de conservation est bien meilleur que celui des autres exemples contemporains dont on dispose actuellement.

« Quand nous l'avons trouvée, un peu par hasard, elle était scellée sous un tumulus de pierres. L'opération a été faite à la fin du ^{VI}^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire au moment où, partout dans la région, s'établissent des répu-

bliques oligarchiques à la place des rois archaïques. Tout indique donc qu'il s'agit de la demeure de Sextus Tarquin. » Selon les dires de l'historien antique Denys d'Halicarnasse, ce fils du dernier roi de Rome, Tarquin le Superbe, avait réussi à se porter à la tête de la cité de Gabies. Après la chute de son père, en 509 av. J.-C., il aurait été renversé et tué par les habitants.

Marginalisation de la ville

L'épisode raconté par Denys d'Halicarnasse, et que corrobore la découverte de la *regia* de Gabies, suggère que Rome avait déjà pris l'ascendant sur sa voisine à la fin du ^{VI}^e siècle. Et les traces archéologiques ultérieures témoignent d'une marginalisation progressive de la ville. « Dans les sites funéraires de l'époque impériale que nous trouvons ici, les squelettes présentent des traces de lésions qui témoignent d'un travail physique très intense et les tombes aristocratiques ont disparu », souligne ainsi le Français Daniel Roger, conservateur en chef du département des Antiquités grecques, étrusques et romaines du Musée du Louvre et habitué des lieux. Gabies est devenu un site industriel, relativement prospère, avec des carrières très actives.

La ville accueille bien un évêché au début du Moyen Age, mais son importance est déjà devenue négligeable. Bientôt, plus personne ne se souviendra de Gabies, qui un temps avait été la voisine et l'égale de Rome. ■

J. G.